

Aux origines des guerres

Nicolas JOURNET

Bien qu'elle ne réponde pas à des objectifs de conquête ou de domination, la guerre primitive est une activité culturellement organisée, fondamentale même dans la préservation de l'indépendance des groupes.

L'ANTHROPOLOGUE PIERRE CLASTRES fit paraître en 1977, dans la revue *Libre*, un texte qui allait entrer dans les annales de la profession. IL y faisait le portrait d'une société primitive passionnément vouée à la guerre et ajoutait que, dans l'univers des «sauvages», la violence était le principal moyen de maintenir de petites communautés indépendantes et cependant unies dans un même goût: celui de L'absence de roi, de chef ou de président. C'était un texte assez court, mais original et lucide, car il pointait du doigt un aspect souvent négligé par les ethnologues du XXe siècle, celui des pratiques plus ou moins guerrières, ou du moins violentes dont, un siècle plus tôt, les explorateurs de l'Afrique et de l'Océanie créditaient encore leurs hôtes «cannibales». Bon nombre de conquêtes occidentales, ne l'oublions pas, se sont faites au nom de la lutte contre cette mauvaise habitude qu'avaient les autochtones d'Afrique, d'Amérique ou de l'Insulinde de s'attaquer mutuellement. Au XVIIe siècle, lorsque le pape eut finalement reconnu que les Indiens des Amériques ne devaient pas être réduits en esclavage, les conquérants du Nouveau Monde trouvèrent une parade: prétextant que les sauvages ne cessaient de se faire la guerre et de se maltraiter entre eux, ils inventèrent de capturer Leurs victimes pour les mettre sous protection.

De même, trois siècles plus tard, la conquête de l'Afrique se fera principalement au nom de la lutte contre les guerres négrières que se menaient les roitelets africains. Entre-temps, l'Océanie avait été conquise, bien souvent au nom de l'éradication d'une coutume locale fort répandue: le cannibalisme guerrier, dont l'ampleur, chez les Maoris, ne semblait à l'époque pas faire de doute.

Cette image naturellement violente des sociétés natives ne fut pas celle que rencontrèrent les premiers anthropologues professionnels: à l'époque de leur déploiement, la plupart d'entre elles avaient été touchées par la colonisation. Seules subsistaient quelques enclaves connues pour leur insoumission: quelques peuples amazoniens, d'Insulinde ou de Nouvelle-Guinée réputés pour quelques usages cruels.

La question même de l'importance, des règles et des fonctions d'une forme de guerre antérieure à celles que se mènent les rois, les cités et les Etats fut rarement considérée comme un sujet digne d'intérêt scientifique: d'abord parce que, dans le contexte colonial, la violence guerrière semblait avoir perdu de son authenticité première, ensuite, parce qu'on avait tout simplement du mal à l'observer. En conséquence, les ethnologues qui s'intéressaient au sujet recueillaient le plus souvent des récits du passé, des mythes et des traditions, et, au mieux, collectionnaient des armes qui avaient cessé de servir. La guerre primitive devint une représentation, une tradition proche du rituel.

La guerre primitive a-t-elle existé ou bien n'était-elle qu'un modeste système de vengeance destiné à disparaître devant la juridiction des chefferies, des royaumes puis des Etats? Cette question apparemment sibylline touche en fait à la résolution d'une alternative ouverte il y a plus de deux siècles par les philosophes: d'un côté, ceux qui, avec Thomas Hobbes, voyaient dans l'homme un animal naturellement agressif et peu à peu domestiqué par la civilisation; de l'autre, ceux qui, comme Jean-Jacques Rousseau, considéraient qu'avant de s'instituer propriétaire de sa terre, l'homme ne pouvait qu'être solitaire et pacifique.

La vengeance n'est pas la guerre

Pures conjectures, ces deux scénarios représentaient cependant des cadres de pensée utiles aux ethnologues, les plus proches de ce qu'on pouvait penser être les formes premières des sociétés. Pendant la première moitié du XXe siècle, alors que se développaient les études de terrain, il parut évident que plus elles étaient simples et démunies, plus les sociétés étaient pacifiques: ni les Eskimos, ni les Nambikwaras, ni les Aruntas d'Australie n'ignoraient les violences et le meurtre, mais on ne trouvait pas chez eux d'activité organisée de soumission, de destruction ou de conquête qui fût comparable avec ce que nous nommons «guerre». D'où la conviction, acquise dans les années 50, que la guerre proprement dite était une invention de l'homme sédentaire, déjà attaché à sa terre, enrichi et prêt à disputer celle de son voisin. Cette disposition aidant, les anciens récits de la cruauté cannibale perdirent de leur vraisemblance, et la violence primitive perdit de sa «concrétude»: les anthropologues, à quelques exceptions près, se consacrèrent à l'étude des symboles, des fonctions ou des règles de la violence armée plutôt qu'à la mesure de ses formes, de son ampleur et de ses fins.

La guerre primitive avait-elle jamais existé? Oui, sans doute, mais elle se ramenait la plupart du temps à un rite vindicatif ou propitiatoire consistant à faire couler le sang ou à couper quelques têtes.

Depuis les années 40, l'anthropologie distingue en effet deux modes d'exercice de la violence: en anglais, feud et war, en français, vendetta et guerre. Dans les sociétés modernes, il n'est pas difficile de les distinguer, puisque l'une relève de l'illégal et que l'autre au contraire fait partie des obligations que chacun peut avoir à remplir: chacun sait que se venger soi-même n'est pas permis, alors qu'il existe des guerres auxquelles on aurait du mal à se soustraire. Mais il n'en va pas de même dans des sociétés où l'Etat, la justice et la sanction pénale n'ont pas le même poids dans tous les secteurs de la vie sociale, celles qui précisément intéressent les ethnologues parce que justement y fait défaut cet élément central qu'est l'Etat.

La vengeance, contrairement à ce que la justice moderne nous en laisse percevoir, n'est pas dans toutes les sociétés une affaire passionnelle. En dépit des efforts classificatoires des spécialistes, la frontière entre la vengeance et la guerre n'y est pas marquée par le principe de réparation, mais par les manières de s'acquitter de la vengeance, le degré d'hostilité développé, les cibles jugées convenables et le traitement réservé aux morts, aux blessés et aux prisonniers.

Dans la plupart des sociétés paysannes pré-étatiques, la vengeance fut - et parfois reste - une affaire collective d'ampleur variable: famille, lignage, clan ou la communauté villageoise tout entière. Les civilisations méditerranéennes, par exemple, passent pour avoir érigé cette pratique en devoir. Or, qu'elles portent sur la Calabre, les montagnards rifains ou les peuples du Moyen-Orient, les études sur la vendetta font apparaître l'apparente irrationalité de ce type de violence. On s'y entretient concrètement (et sans haine) pour des motifs particulièrement immatériels: le respect, l'honneur, la vertu, et selon des règles qui, pour n'être pas particulièrement héroïques, n'en sont pas moins coulées dans les traditions. Ainsi, selon Nello Zagnoli, les crimes d'honneur ne sont pas de simples réactions de colère ou d'indignation, mais de véritables systèmes de gestion de la violence et de l'autorité dans les sociétés concernées (en l'occurrence la Calabre). L'honneur est une valeur que tout homme doit défendre pour sa famille, et il consiste dans la domination des femmes qui la composent (mère, soeur, fille, épouse). Il est difficile pour un homme de faire preuve d'honneur sans porter atteinte à celui d'autrui: en séduisant une femme, en humiliant un homme (qui est alors traité comme une femme) et en vengeant une offense, même ancienne. La vengeance est donc une activité réfléchie, organisée: par exemple, on laissera un délai, et on enverra un jeune frère accomplir la vengeance à la place de son aîné, parce que, s'il meurt ou rate son coup, la perte sera moins grave. Ne pas réagir à l'offense équivaut à accepter la honte, qui retombe sur les femmes de la famille. C'est pourquoi la défense de l'honneur familial est le motif de

violences commises sur des personnes avec lesquelles on n'a pas forcément de querelle personnelle: il s'agit à proprement parler d'une obligation sociale, qui peut être hautement valorisée (selon André Iteanu), les Ossètes du siècle dernier ne cédaient leurs filles qu'à des hommes ayant déjà commis quelque meurtre.

La raison d'être d'une telle institution a beaucoup intrigué les anthropologues. D'abord, parce que sa conséquence est d'entretenir une hostilité indéfectible entre des groupes sociaux souvent proches: contrairement à de nombreuses civilisations où l'offense - et même le crime - est couramment effacée par une compensation (le «prix du sang») ou par l'application d'une peine (justice moderne), les systèmes d'honneur semblent n'avoir pas d'issue pacifique. Ce ne sont pas à proprement parler des systèmes de compensation, mais des systèmes où la violence est partie intégrante du fonctionnement normal de la société. Et la raison que certains avancent est lourde à porter: s'il en va ainsi, c'est parce que l'honneur est essentiellement l'expression de la différence des sexes dans des sociétés où les hommes sont des «sujets» et les femmes des «objets». Autrement dit, mettre en cause la légitimité d'un crime d'honneur, c'est mettre en cause la subordination des femmes.

Une « forme élémentaire » de la violence ?

Parler de «guerre primitive» revient peut-être à tenter de faire revivre un fantôme. Car, à vrai dire, ces guerres tribales et exotiques n'ont commencé à être observées qu'au moment même où la rencontre des «primitifs» et des «civilisés» était déjà largement accomplie. Il n'empêche: des hauts plateaux de Nouvelle-Guinée aux contreforts des Andes, on continua d'observer des sociétés de petites communautés indépendantes donnant à voir ce que devait être l'idéal de la «guerre primitive», c'est-à-dire ne donnant lieu ni à la conquête d'un territoire ni à la soumission du vaincu, mais au pire à quelques massacres et enlèvements de femmes et d'enfants.

Trouver les «bonnes raisons» - sinon la raison - d'une pratique aussi peu avantageuse pouvait constituer en quelque sorte l'accès à une «forme élémentaire» de la violence et de son origine culturelle.

Les Yanomamis du Venezuela sont ainsi devenus le terrain d'études directes et de controverses scientifiques pour tous ceux que la guerre primitive intéressait. Deux courants de pensée actifs dans ces domaines s'en sont emparés: le darwinisme social d'un Napoleon Chagnon, opposé au fonctionnalisme plus classique de la plupart de ses collègues.

N. Chagnon, en place depuis les années 60, s'employa à montrer que la violence (entre hommes) réglait à peu près tous les aspects de la vie sociale des Yanomamis: depuis les rapports de couple jusqu'à ceux entre ennemis héréditaires, l'agressivité prédomine, étant seulement séparée par des niveaux distincts de violence, plus ou moins ritualisée. Selon N. Chagnon, il n'existe pas à proprement parler d'institutions ni de règles d'échanges chez les Yanomamis: les hommes les plus agressifs parviennent à rassembler autour d'eux des alliés et sont aussi les plus pourvus en épouses et en descendance. L'agressivité serait donc un trait de caractère sélectionné par la culture yanomami et menant à un état de guerre quasi permanent qui consiste en des raids armés entre villages entraînant de multiples morts d'hommes. Le cannibalisme guerrier, par ailleurs signalé dans le passé de plusieurs régions des Amériques, est absent chez les Yanomamis, de même d'ailleurs que la prise de trophées: l'objectif principal des guerres étant (au-delà de la vengeance) l'enlèvement de femmes et d'enfants, on aurait là un modèle pur de guerre «primitive», au sens où elle relèverait de la logique darwinienne d'augmentation du potentiel reproductif du groupe.

Mais, à moins de prendre les Yanomamis pour les survivants exclusifs d'un autre âge, en quoi sont-ils exemplaires? Selon d'autres observateurs, dont Jacques Lizot ou Bruce Albert, leurs activités guerrières sont loin d'être permanentes et intenses: leurs démonstrations

d'agressivité seraient plus rituelles qu'effectives et, quant aux pratiques de vengeance, elles ne seraient guère que le ferment nécessaire de solidarités par ailleurs fort mal assurées par les liens du sang et de l'alliance.

Depuis une vingtaine d'années cependant, une révision s'est amorcée, et son origine est double. Du côté des préhistoriens et archéologues d'abord: l'anthropophagie assez courante des hommes les plus anciens ne fait plus guère de doute. Des traces de massacres apparaissent il y a 10000 à 12000 ans, et des scènes de batailles rangées existent dès les premiers millénaires du néolithique (sans vouloir conclure hâtivement, il semble que les humains n'aient pas attendu de s'organiser en villages ou en cités pour développer des opérations guerrières à visée, de toute évidence, destructive (et non pas simplement rétributive, comme dans la vengeance simple). Du côté de l'anthropologie ensuite, on se doute que les observations modernes ne pourront guère apporter de nouveauté. En revanche, la mise en doute systématique des documents anciens n'est plus obligatoire: certains auteurs admettent que le cannibalisme a pu être pour les Fidjiens un véritable motif d'opérations courantes, ou que l'extermination d'un clan hostile a pu constituer, chez les Indiens de l'Amazonie un but de guerre vraisemblable. S'il en était ainsi, la guerre ne pourrait nullement être considérée comme une invention née de l'agriculture et du désir de conquête : elle aurait, pour bien d'autres motifs, existé auparavant.

La guerre a-t-elle une raison ?

Le fait que l'agressivité soit une pulsion ou non chez l'être humain n'est pas un fait que la science peut trancher: elle est à peu près universelle, et cela seul suffit à répondre. Plus modestement, les questions à poser seraient comment et pourquoi la violence est non seulement présente dans les comportements humains, mais occupe dans leurs cultures une telle place. Les hommes ne se contentent pas d'être violents: ils fabriquent des armes, mettent au point des techniques de combat, s'allient entre eux contre d'autres, possèdent des traditions qu'ils se transmettent concernant les guerres du passé, voire en inscrivent le souvenir dans la pierre et élèvent leurs enfants dans le but d'être dignes de ces croyances.

La plupart des sociétés possèdent donc des moyens culturels d'exercer des activités violentes, qu'elles soient individuelles, collectives, armées ou non armées. Pour quelle raison?

Les anthropologues ont coutume, lorsqu'ils soulèvent ce genre de question, d'aller chercher une réponse dans les sociétés où les évidences qui sont les nôtres se trouvent prises en défaut.

La définition de la guerre dans les sociétés centralisées pose en effet assez peu de problèmes: la guerre est une opération militaire dirigée par un Etat (ou un royaume) contre un autre, dans le but de le soumettre, de le piller ou de le détruire. Les guerres dites «civiles» découlent du fait que l'accession au pouvoir n'est pas forcément un préalable à l'exercice de la guerre: elle peut en être l'objectif. Mais pourquoi de petits horticulteurs des hauts plateaux de Nouvelle-Guinée se feraient-ils la guerre?

Il y a deux grandes façons de tenter de répondre à ce genre de question. L'une fait appel à des raisons qui sont sans rapport avec ce que les intéressés en pensent ou en disent. La guerre est considérée comme le produit d'un ensemble de causes environnementales, économiques ou sociales ayant tendance à se manifester inégalement dans le temps et dans l'espace. Brian Ferguson par exemple, théoricien proche du matérialisme culturel, distingue trois sortes de déterminismes :

- L'environnement et la démographie: tout groupe humain tend à se développer et donc à exercer une pression croissante sur son environnement naturel. Lorsque cette pression devient plus forte, la guerre est une issue naturelle pour se procurer de nouvelles ressources. Malheureusement, ce schéma correspond assez mal au type de guerres menées par les sociétés

les plus dépendantes de leur environnement, qui en général ne pratiquent pas la guerre de pillage et de conquête. D'autre part, les recherches montrent qu'il existe d'autres solutions plus économiques: l'intensification de la production, le commerce. La guerre ne semble justifiée que dans certains types d'environnement particulièrement enviables.

- L'agressivité militaire présente des avantages que l'ensemble des populations humaines auraient pu retenir par simple sélection naturelle. La logique de ce raisonnement darwinien est fragile: si la guerre présente des avantages (quand on la gagne), elle présente aussi des risques graves (quand on la perd) : à moins d'être entouré de voisins pacifistes, ces avantages sont discutables. Tel quel, l'argument est donc faible, à moins d'être considérablement affiné et associé à des situations particulières.

. La guerre est une activité fondée sur des décisions plus ou moins rationnelles: les groupes humains la pratiquent lorsqu'ils y voient un intérêt économique, militaire, voire symbolique (tous ces objectifs pouvant d'ailleurs se cumuler). Bref, ce serait une activité comme une autre, pratiquée en son temps au même titre que la pêche, la chasse, la cueillette, l'agriculture, l'élevage, le commerce et les palabres.

Cette dernière thèse présente au moins un avantage: celui de permettre de comprendre que chaque société pratique des formes de violence en fonction des données culturelles qui sont ses siennes, et selon des règles qui peuvent être culturellement transmises.

De là à penser que la guerre n'est pas tant une activité humaine qu'une fonction des sociétés qui s'organisent, il n'y a qu'un pas aisé à franchir. Vue sous cet angle, la guerre - même primitive - est une notion qui secrète sa propre définition: la guerre est un exercice de la violence collective qui tend à entretenir des relations avec son ennemi (et non pas tant à le détruire, à s'approprier ses biens ou à le réduire en esclavage). L'agression, la destruction sont indispensables, mais elles ne sont pas la raison d'être de l'esprit guerrier. Selon Jonathan Haas nu, on a observé à plusieurs reprises que la montée en puissance de la violence guerrière avait accompagné le processus de regroupement et de «tribalisation» de sociétés auparavant plus fragmentées et plus paisibles. Entretenir des relations hostiles avec un ennemi commun serait le premier pas vers une centralisation du pouvoir, qui ne peut être enrayée que si l'unité politique ainsi formée est à son tour divisée par un conflit guerrier. La guerre, même sous ses formes les plus simples, jouerait donc un rôle politique essentiel: celui de poser les limites du pouvoir et de tracer les frontières des solidarités.